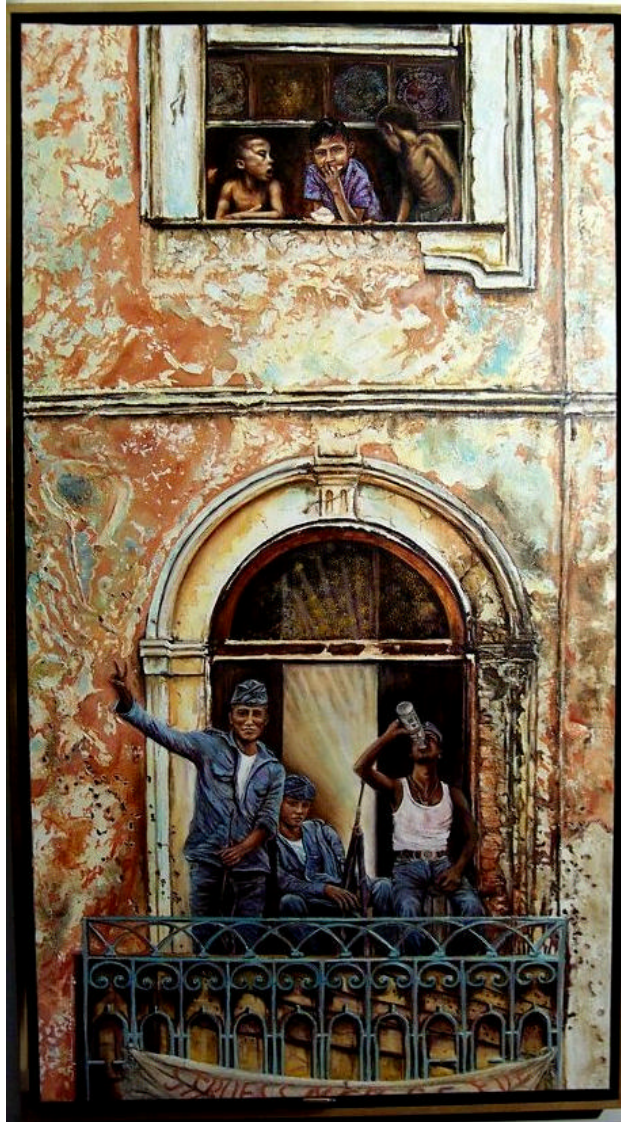


Stroessner se fue !

“ 3 de febrero ”



1997

« Le “ 3 février ” 1989 à Asunción »

Huile s/toile : 110 x 55 cm
Oil on canvas : 43 ¼ x 21 5/8 In

Mots ou traits ? Métaphores ou couleurs ?

La peinture a-t-elle besoin d'explication ? La littérature serait-elle là pour pousser la toile aux aveux ? Et le tableau qui, du coup, serait comme une nappe indécise, n'attendrait-il que le texte pour se donner la parole ? Et cette glose peut-elle lui donner plus de sens ou, au contraire, lui enlève-t-elle une part attractive de son mystère ?

Ces questions souvent débattues dépendent de la sensibilité de chacun. Selon moi, le visible peut toutefois l'être plus lorsqu'il se donne, aussi, pour lisible.

En fait, nous passons du temps à contempler des oeuvres et à les commenter mais avez-vous déjà pensé que ce sont peut-être elles qui nous regardent ?

" Pour l'instant, il est vrai, je tire ma force de mon anonymat, de tout ce que vous ne savez pas !

Rien ne m'a échappé de vos conversations ou des apartés de vos invités. On m'a toisé, on m'a admiré, on s'est interrogé sur ma nationalité, sur le titre de mon décor ... combien en demandait l'auteur ? Certains ont avoué que mes couleurs ne conviendraient pas à leur intérieur. Mon pari est de vous retenir deux ou trois minutes ... et c'est bien dérisoire pour prendre la mesure de ce que nous fêtons en cet instant d'éternité.



A l'aube du 3 février 1989, fête de la San Blas, patron du Paraguay, j'ai accroché une banderole au balcon d'une fenêtre ogivale. En ce jour de palme, de feuillages au front, un slogan qu'on devine, s'étire couleur d'orange, sur une toile de jute : Stroessner se fue !



C'en est fini de lui ! De qui me demandez-vous ? De Stroessner... d'Alfredo Stroessner, de notre leader suprême, de l'inamovible, du doyen des caudillos sud-américains, ...du vieux !

Traits en couleur, mots en métaphores, slogan personnifié ...il sort de la scène, il déborde, il s'affaisse ... ça tombe bien ! On ne pouvait plus l'encadrer, le vieux !

Ni moulures, ni dorures pour le retenir, il se confond au fuyant réservé par l'interstice du cadre américain protecteur... métaphore encore !

Mais que savez-vous au juste de mon pays ? Me croirez-vous si je vous avoue que nous ne pensions pas être promus putschistes de si tôt, Eladio, Miguelito et moi ?

Je m'appelle Evaristo et dans mon casernement, celui le plus proche de la capitale, on ne comptait déjà plus les nuits écourtées par diverses rumeurs de coup d'état toujours fomenté par une hypothétique junte aspirant à je ne sais quelle forme de rébellion. La soi-disant information de première main était si régulière qu'elle en devenait une galéjade. Et tant pis pour la démocratie qui se faisait attendre ! Voilà pourquoi un tel chambardement politico-historique semblait improbable dans ma république que l'on qualifiait si souvent d'opérette.

Si vous aviez entendu parler de mon Paraguay, c'était sûrement à travers un documentaire sur l'une des dernières contrées vierges de la planète ou à l'occasion d'une commission rogatoire envoyée par l'un de vos régimes irréprochables en quête de l'un ou l'autre indice de vérité tantôt précieux tantôt encombrant. Tout dépend aussi de la génération à laquelle vous appartenez et qui, selon sa souvenance, m'associera soit aux mélodieuses rengaines de notre célèbre trio national, soit à la prestation de ce beau Victor, demi-finaliste de Roland Garros, aujourd'hui vieilli et grossi.

Au-delà de vos images confuses et fragmentaires, sachez tout de même que mon pays a souffert irrémédiablement d'une guerre fameuse dite de la Triple Alliance qui décima les neuf dixièmes de mes ancêtres. Jadis, pourtant, nous étions aussi avancés que vous, paraît-il ! Nous possédions notamment un chemin de fer et des hauts fourneaux qui faisaient envie au Monde entier, nos tanneries et nos élevages étaient plus florissants qu'aujourd'hui. Notre population reconnue comme sympathique et accommodante avait, par ailleurs, quasiment supprimé son analphabétisme. Isolée, oubliée, ma nation enclavée fut encore plus ignorée depuis qu'un fils d'émigrant autrichien, ayant obtenu ses galons de général, en prit le pouvoir en 1954. Dans la foulée des politiques farouchement anticommunistes menées par les dictatures d'Amérique latine et qui furent étroitement influencées par les échanges de bons procédés avec les puissances occidentales, celle de notre vieil Alfredo se faisait remarquer par sa longévité. Elle restait probablement d'une exemplaire stabilité parce qu'elle se tenait éloignée des contraintes égalitaires et sociales que vous, par contre, vous connaissiez par cycles réguliers. Soutenu essentiellement par le Brésil et par les Etats-Unis, notre général nous a néanmoins construit quelques ponts ou routes mais surtout un immense et coûteux barrage (le barrage d'Itaipu) financé par une contrebande en tout genre. Si cet ouvrage hydraulique a assuré l'électrification de certaines parties de notre vaste territoire, ce fut parallèlement au prix de celles* de nombreux représentants d'une opposition ainsi bâillonnée.*

Corruption, népotisme et répression savaient cependant s'opérer discrètement afin de ne point troubler la relative tranquillité de ceux qui, compatriotes ou étrangers, possédaient suffisamment de dollars américains pour prétendre à la liberté d'entreprendre quand bien même elle leur était préférentiellement accordée sur les kilomètres de terres bradées qui se dissolvent aux confins de nos forêts évolutives ou se noient dans les crues de nos fleuves.

Revenons au vif de mon récit en y appelant l'un des ténors de cet état contrebandier, le général Andrés Rodríguez. Cet autre général commandant le premier corps d'infanterie dont je fais partie, est aussi un parent par alliance du général Stroessner puisque l'une de ses filles a épousé le fils cadet de notre vieux président à la santé chancelante.

Ce jeudi soir, une nouvelle rumeur colportait la mise à la retraite aussi anticipée qu'improvisée de notre chef mais celle-ci n'expliquait pas la curieuse mise à l'écart d'un beau-père à tel point courroucé que nous étions, une nouvelle fois, prestement regroupés pour une alerte générale au parfum un peu plus insurrectionnel que d'habitude. Peu m'importait de savoir à l'issue de quel processus déréglé cette rébellion avait prit naissance. Je me conformais aux instructions qui prenaient les apparences d'un soulèvement militaire.

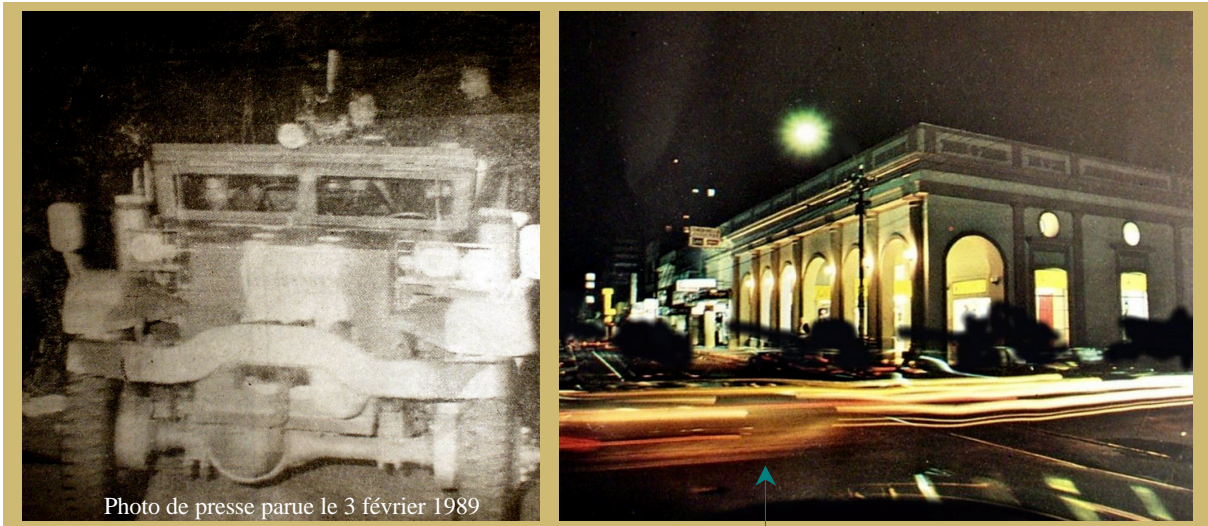
Ce qui m'avait toujours semblé impossible était bel et bien en marche !

Le refus d'obtempérer m'était aussi inconcevable que le principe de me poser des questions car je ne tenais d'ailleurs pas à me retrouver dans une de ces cellules blanchies à la chaux dans laquelle mon père et un de mes frères avaient trop longtemps séjourné, ni à

connaître ces séances aux allures de soue aussi indescriptibles qu'ignobles mais que d'autres m'avaient pourtant rapportées.

Jusqu'à hier, mes deux copains et moi pensions seulement à la quille, nous répartissant déjà les bons endroits de pêche au surubi du côté d'Encarnación. En effet, mes compagnons d'infortune ne sont pas ceux d'une rencontre que le hasard commande généralement en pareille circonstance. Non ! Nous nous connaissons depuis l'enfance. C'est en outre au cours de la même rafle que nous avons été emmenés conjointement l'été dernier sous le drapeau. Mais ce soir, c'est sous la lumière de la lune et au rythme des injonctions gutturales que nous avons été happés par dizaines dans les sas articulés des tanks ou entassés sous les bâches kaki des camions. Dans un premier temps, nous nous sommes retrouvés au service d'une lourde mitrailleuse fournie par un pays ami qui n'a jamais oublié de nous dédicacer les canons de leurs nombreux et divers engins de mort. Les initiales "FN" étaient les vieilles et polies attentions que nous adressaient régulièrement les bons et loyaux négociants d'Herstal à nos véreux oppresseurs d'Asunción !

Bref, dans un flux de fièvre et d'angoisse, nous avons sillonné de notre longue et lourde cohorte prête à en découdre, les faubourgs de la capitale.



Arrivés à la rotonde San Martin, notre colonne se scinda pour remonter l'une vers le palais de la présidence, l'autre vers le ministère de la défense et ses résidences avoisinantes de l'avenida Mariscal Lopez. Deux directions distinctes mais un seul objectif commun : la prise des centres où pouvaient se trouver les forces ennemies, c'est à dire les forces loyales au gouvernement.

Nous, le 14 R de Caballería de las Fuerzas Armadas Paraguayas, étions dans la rue !

Nous ne savions pas vraiment pourquoi nous devons aller combattre nos camarades de sang, ceux de l'escorte présidentielle ou ceux du quartier général de la police, mais nous savions pertinemment trop bien à cause de qui !

Nous espérions surtout ne pas rencontrer trop de résistances imprévisibles.

Plus chanceux que nos collègues du centre ville, nous n'avons eu à faire qu'à de sporadiques tirs de riposte car dès que les principaux dignitaires furent sous bonne garde, leurs fidèles exécutants se rallièrent sans états d'âme à notre cause. M'bareté ! comme on dit chez nous ! Ah oui, vous ne comprenez pas le guarani ...cela veut dire que la loi du plus fort est la meilleure ! Soudain, une mystérieuse Ford Escort bleu ciel est arrivée à toute vitesse. En réalité, ce n'étaient que deux civils éméchés s'invitant de manière inconsciente au second acte de la pièce en cours ! Dans la panique, un tir d'enfilade adverse envoya une rafale de 12,7 dans la voiture inoffensive. Diverses séquences de tirs supplémentaires hachèrent la

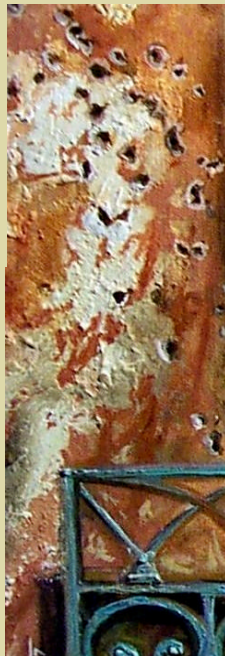
lumière de nos phares avant que nous n'y répondions en hachant la végétation qui entourait l'énorme bâtisse de fonction d'où provenaient manifestement les crépitements meurtriers.



Simple formalité, nous avons été chargés d'investir les bureaux du Señor Ministro Montanaro. Cet homme devait enfin répondre du chef de forfaiture envers la nation.

Deux ou trois salves d'intimidation ont balayé profusément la façade que le temps de paix avait déjà, cependant, totalement ruinée.

Les hauts étages de cet ancien palais servaient encore en tant qu'offices administratifs à quelques acteurs funestes qui, depuis longtemps, ne prenaient même plus la peine d'apparaître aux fenêtres pour s'y faire faussement acclamer. Comme pour tous ces nombreux hôtels particuliers à l'agonie qui dressent leur gloire défunte dans la perspective de cette avenue, son aspect colonial extérieur ne reflétait en rien les privilèges que se ménageaient, à l'intérieur, les puissants locataires. Quelques balcons accrochaient encore leurs ferronneries rongées à des colonnades éclatées par les ans tandis que les murs délaissés transpiraient leurs peines.



L'ancienne maison de maître en présence n'allait sans doute pas regretter l'ancienne présence de son maître de maison.

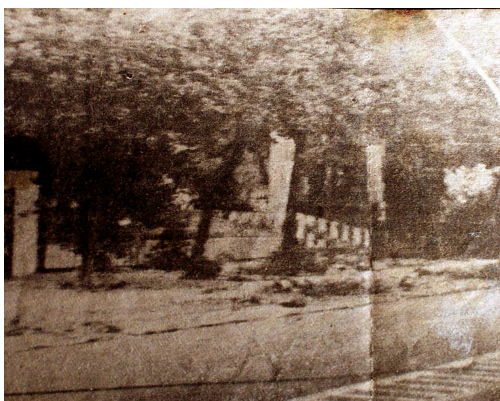


Photo de presse de l'armée paraguayenne

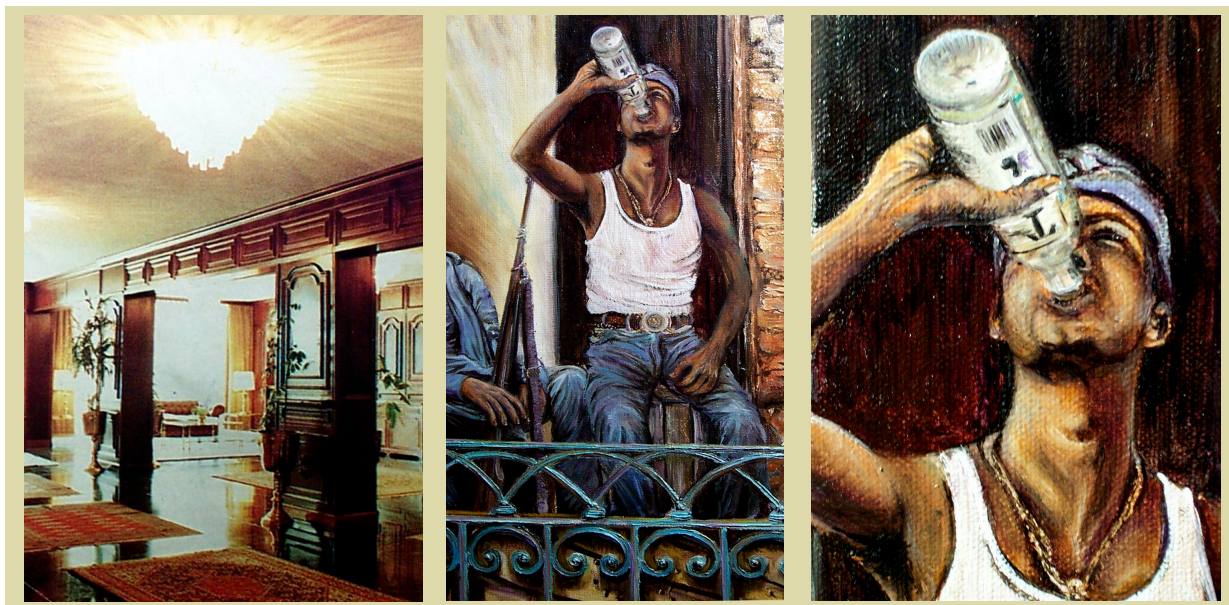
En bas, le feu croisé dura le temps qu'un petit groupe zélé, embusqué dans un patio, puisse être neutralisé. La volée de marches qui fut ainsi libérée, après avoir été durement défendue, nous ouvrait le passage à l'escalier principal. En haut de celui-ci, nul besoin cette fois de patienter dans l'un de ces petits salons d'attente. Nous avons directement pénétré dans l'une des grandes pièces à usage de bureau où les portes se fondaient dans les boiseries des murs et où les lustres brillaient de tous leurs feux comme pour mieux convaincre nos yeux de croire à ce qu'ils voyaient. Tapis et lambris s'y étalaient insoupçonnables derrière rideaux et volets clos

Assignés au contrôle de cette résidence récemment désertée, nous avons laissé le soin à d'autres de comptabiliser toutes les redditions. La plus importante venait de nous être communiquée et cette annonce signifiait que cela en était probablement fini de notre vieux despote. Il a fallu d'abord résister à cette sorte de frénésie à laquelle nos instincts pillards peuvent rapidement succomber. Les premières inspections se sont d'ailleurs assez vite transformées en tentations.

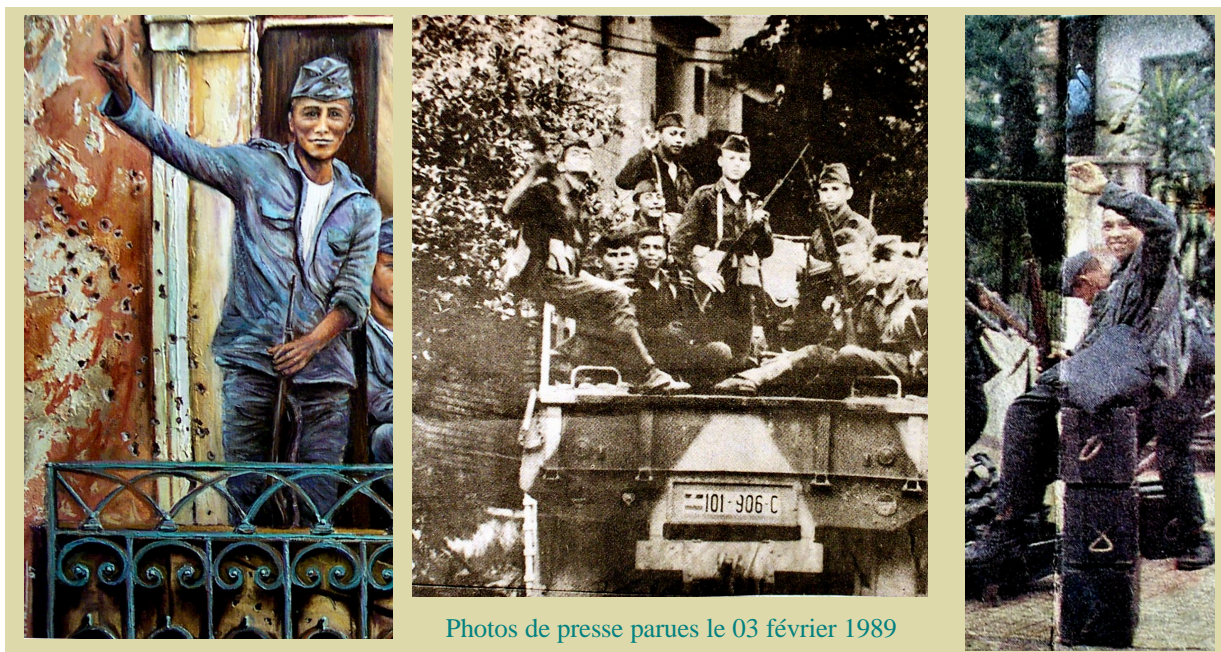
Eladio s'est gratifié d'une médaille en métal précieux. Elle devenait, en somme, une récompense obsolète pour son éventuel destinataire futur qui venait d'être ainsi, pour le moins, déchu par le coup du sort et par la force de l'histoire.

Il a aussi ouvert le bar puis empoigné la bouteille de rhum qu'il y a trouvée. Avant que je ne réussisse à le convaincre de réfréner son impétueuse nature, il avait entamé le contenu revigorant au goulot afin de résorber le contenant de ses émotions selon le principe des vases communicants.

Se délestant de sa vareuse, il se délesta en partie et symboliquement du respect que son digne uniforme entier lui aurait intimé de conserver.



Tout enclin à héler sa joie, Miguelito a réussi à débloquent l'imposant battant d'une des fenêtres condamnées afin que depuis ce balcon ressuscité en un pavois improvisé, il puisse adresser un signe patriote en votre direction comme en direction des camarades, à présent plus détendus, qui se sont réunis, nombreux, plus bas le long de l'avenue.



Photos de presse parues le 03 février 1989

Quant à moi, les manifestations d'une double catharsis se firent ressentir comme un besoin ! Tout d'abord, ce furent les trois mots de cette inscription " Stroessner se fue" que je me suis surpris à écrire sur un calicot de fortune avant de le suspendre aux volutes émaillées de la balustrade.

Ensuite, un tas de pensées m'envahirent ... toutes les pensées qui m'avaient habité durant cette veillée d'armes. Elles rejoignaient, en cette aube remplie d'une soudaine mélancolie, celles dues au réveil d'une autre Nuit, plus longue encore, mais qui s'achevait enfin également !



*C'est ainsi qu'un étage plus haut, un drôle de saut me ramena symboliquement dans le temps !
 Une curieuse abréaction, sous la forme d'un bond d'au moins sept années de disgrâce, nous dépeignait, tous les trois, dans la feinte insouciance de notre prime jeunesse. Ce temps d'hier voulait se poster là comme l'indissociable ectoplasme de mon espérance d'aujourd'hui !
 Vous le voyez, n'est-ce pas ? Je voulais vous le rendre aussi palpable que le flash qui venait de laver mon esprit !*



C'est l'imaginaire introspection d'un gosse rêvant sous une fenêtre entrouverte mais dont la translation verticale de son plan lui pesait comme une menace ; c'est une remise en éveil de l'enfant s'interrogeant sur ce qu'il allait bien pouvoir ressentir le jour de sa nouvelle naissance et cette impossibilité d'en deviner ou d'en définir l'heureuse échéance ; c'est un enfant qui ne pensait certes pas que son quartier d'orange deviendrait comme une sorte de lueur au front d'un tableau ...



Le témoignage construit par celui que j'ai appelé Evaristo dans mon tableau, relate le souvenir d'un épisode qu'il crédibilise évidemment mieux que je n'aurais pu le faire à travers le récit de ma seule expérience personnelle.

S'il fut longtemps considéré de bon ton de vivre une révolution en Amérique du Sud, celle du Paraguay se faisait attendre depuis tant d'années qu'on la craignait autant qu'un volcan resté endormi. Les révolutions sud-américaines se distinguent, en effet, par le fait qu'elles éclatent soudainement sans que l'on puisse les prévoir.

Cette nuit là était douce et chaude sous un ciel constellé. Quelques bruits sourds ne semblaient pas inquiétants pour une nuit de fête. Je résidais alors dans un petit village d'artistes à une vingtaine de kilomètres d'Asunción, assez loin que pour ignorer le début des hostilités. Je fus prévenu par un appel téléphonique en provenance de la vieille Europe qui, grâce au décalage horaire, venait de se réveiller en ouvrant ses bulletins d'informations sur ce fait exotique. La vérification la plus immédiate était d'allumer à mon tour la radio. Elle soliloquait dans la nuit d'une voix ardente sur des grésillements conformes à ce genre de circonstance : *Râââdio ... grrrr ... Nacio... grr ... naaal de ... grr... Paraguay ...grr ! ! ! !*

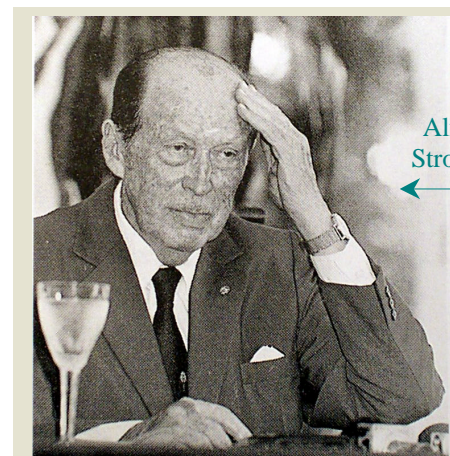
La cohésion du pays se devait d'être fortifiée grâce aux émissions répétitives de brèves nouvelles, entrecoupées d'hymnes patriotiques. Il était deux heures du matin ! Fusils chargés et tensions nerveuses, passage de camions bondés de soldats, arrivée d'amis ayant fui la capitale pour rejoindre mon havre de tranquillité supposé, rumeurs d'une dissidence de l'aviation militaire avec ses réservoirs chargés au napalm, anxiété des chiens plus réceptifs aux sourdes et lointaines canonnades, nouvelles rapportées d'accalmies soudaines puis poursuite des tumultes. Le courant électrique est interrompu. Vers sept heures trente, il se rétablit nous apprenant que Stroessner s'était rendu, jugeant sans doute que, tout bien pesé, il préférerait mourir couché.

La première division d'infanterie avait subi de lourdes pertes mais pour le monde entier l'armée avait tiré parcimonieusement ! L'inventaire des dégâts mais surtout des victimes fut sommairement évoqué et maquillé. L'activité a repris son cours normal.

Des convois chargés de jeunes militaires ont encore circulé quelques jours. Impacts de balle dans le crépi, véhicules accidentés, branches et morceaux de briques jonchant les rues : ce furent les seuls stigmates que j'ai pu constater.

La poste est réouverte et c'est le lieu de rencontre des étrangers : *« Comment va Régine ? » « Son fils s'en sortira mais Alain est mort ! Leur voiture a été prise pour cible alors qu'ils revenaient de San Bernardino par Mariscal Lopez ! »* La révolution est terminée !

Le soleil se couchait à la même heure que d'habitude mais l'espoir de démocratie allait être cautionné par l'organisation future d'élections libres. Le général Rodriguez fit la promesse d'assurer un intérim de bonne foi.



Alfredo
Stroessner

Tandis que l'ex-commandeur partait en exil, le Paraguay retrouvait donc le chemin de la liberté après trente cinq années de dictature.

Le Brésil, partenaire de toujours, octroya le droit d'asile à ce fils d'émigrant autrichien dont la mère paraguayenne s'était libérée un 3 novembre 1912.

A ce jour, le vieillard que l'on disait gravement atteint d'un cancer alors qu'il était encore au pouvoir, soigne inlassablement sa maladie de peau entre Rio et Brasilia,

ravi de ne pas avoir oublié d'emporter avec lui, les milliards de guaranis et les millions de dollars promis.

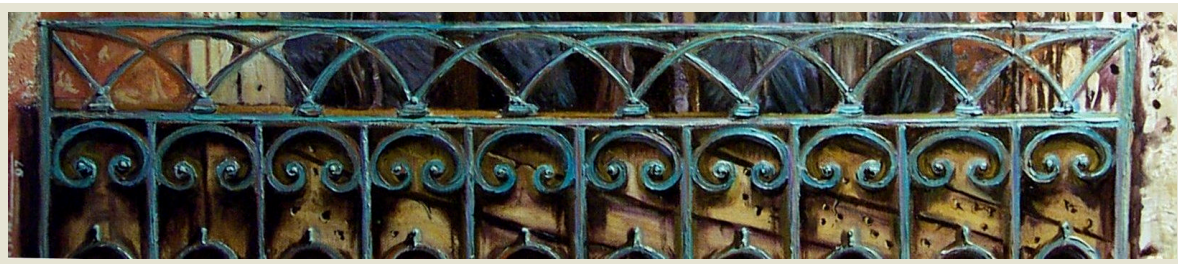
Evitons les céphalées en acceptant de serrer la main au successeur du prétendu plus vieux dictateur de la planète ! C'est, là, une poignée de main sans conséquence à l'occasion d'une sortie officielle du nouveau chef de l'Etat : une pseudo présentation à une pseudo délégation d'élèves occidentaux dans quelque province du Sud ; une politesse au demi-héros, tout en ne pensant pas moins au demi-escroc qui, contrairement à d'autres, ne s'en est tout de même pas caché !



Quelques semaines plus tôt, justement, c'était bien "la moitié héroïque" qui exhibait son écharpe présidentielle depuis un balcon ... ce lieu emblématique qui peut si facilement devenir le théâtre des expressions de joie, de victoire, de reconnaissance, de puissance ou d'attente.



Le **balcon** est aussi le lieu médian par excellence entre l'intérieur et l'extérieur, le lieu symbolisant l'ouverture des rapports de l'homme avec le monde. On passe de la chambre au balcon, de l'ombre à la lumière. Fermé et pris pour cible pendant l'action, il est ensuite l'un des endroits les plus révélateurs de la liesse populaire.



Je ne voulais pas, pour ma composition évoquant ce "3 de febrero", d'une rhétorique conventionnellement explicite comme celle du "3 de mayo" de Goya.



Si celle-ci représente la terrible conclusion de la révolte du peuple espagnol contre les troupes de Napoléon, ma toile se voulait volontairement plus simple en niant l'aspect tragique au profit de l'espoir suscité. Avec le symbole du balcon, je recherchais probablement cette vague impression de "déjà-vu" que nous procurent certaines toiles du passé.



On pense d'abord à la complicité d'émotion induite par le face à face que constitue le balcon dans sa vision frontale. On peut y retrouver, par exemple, de l'étrangeté comme à travers les **Majas** de **Goya** ou de la bonhomie comme dans celle des **Gitanes** de **Mary Cassatt**.



C'est bien sûr et surtout vers la reprise célèbre de **Manet** que mon inspiration s'est tournée.

Dans « **Le Balcon** » de 1868, chaque personnage semble exister de sa vie propre.

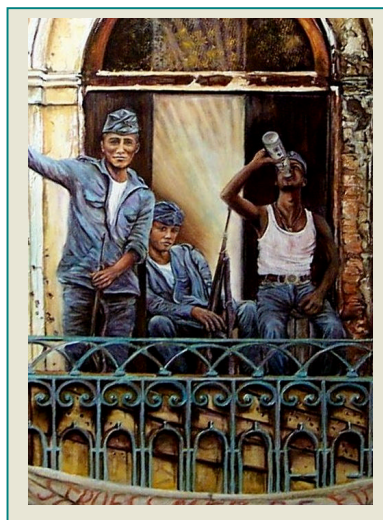
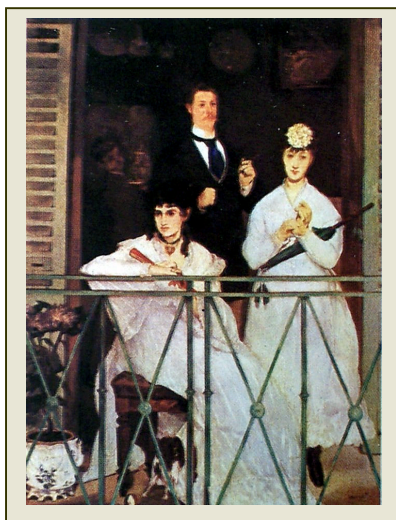
Trois figures, assise ou debout, au regard intense ou absent, tenant également un objet attributif, se trouvent sur un balcon dont les fenêtres ouvertes accentuent une sensation de profondeur. Des persiennes claires ressortent sur un fond sombre à l'inverse des miennes qui dominant sourdement un fond lumineux. L'idée de Manet était d'exprimer le bien-être acquis par les nantis de la bourgeoisie ou leurs aspirations à l'immortalité sans se bouger !

Dans une parodie, Magritte remplace la suffisance bourgeoise par des cercueils et son balcon de 1950 s'érige en une contestation des valeurs établies. Une révolution symbolique qu'il traduit en peinture par une liberté, ... un coup de pied dans les habitudes de la vision !

Edouard Manet

Stroessner se fue

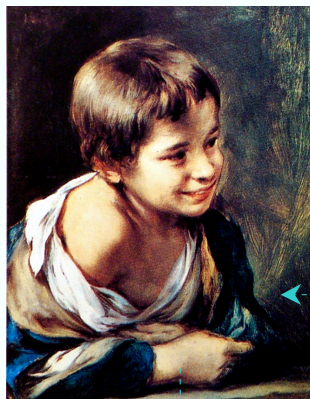
René Magritte



Seules les caisses de Magritte ont une rigidité plus grande que celle des poses de Manet, enfermées par leur sorte de fixité. En somme, c'est une dénonciation d'un manque d'action qui, en ce qui concerne ma composition, m'offrait la possibilité de prendre un tout autre parti.

Mon image exploite, au contraire, la signification radicale qu'un garde-fous ne protège parfois pas indéfiniment du peuple, surtout lorsque celui-ci est gagné par un fol élan irréversible.

En outre, ma seconde intention, celle qui occupe la moitié supérieure de la toile, se sert du picaresque pictural de Bartolomé Esteban **Murillo**. Le propos de cet artiste sévillan (1617-1682) étant d'émouvoir sur la condition sociale de son époque, deux ou trois gamins de rue monopolisaient souvent son pinceau afin de traduire le caractère réaliste d'une société qu'il voulait dépeindre.



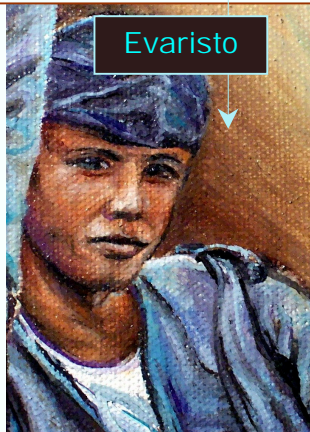
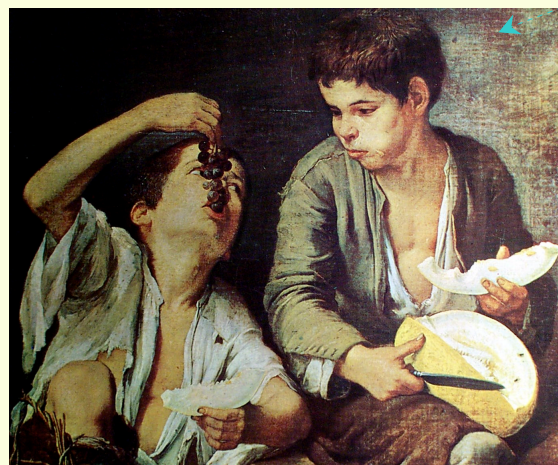
Malgré la spontanéité de leurs expressions, il transparait une sorte de mélancolie due au vécu de l'enfance délaissée mais celle-ci est tempérée par l'indulgence de bon ton d'une certaine joie de vivre.

De jeunes vagabonds, spectateurs passifs de la vie des adultes, peuplent donc l'oeuvre de Murillo de leurs portraits assez lumineux comme celui de cet « Enfant appuyé au balcon » de 1670.

La fenêtre est le cadre symbolique et latent d'un idéal en attente où s'exposent des valeurs telles que le dénuement, l'impuissance et l'insouciance, résumant les caractéristiques propres à cette enfance.

Le naturel de leurs attitudes anime parfois la représentation grâce, par exemple, à un visage en raccourci derrière une grappe de raisin : « Les Mangeurs de melons » de 1646

Cherchant à restituer quelque peu le plaisir de cette atmosphère archaïsante de la peinture espagnole du Siècle d'Or, ma scénographie s'est ainsi nourrie de l'une ou l'autre idée*.

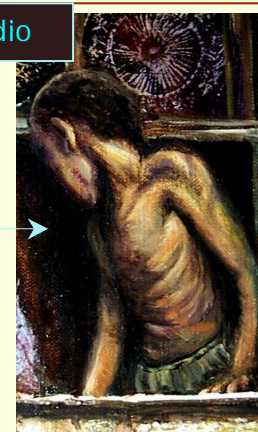


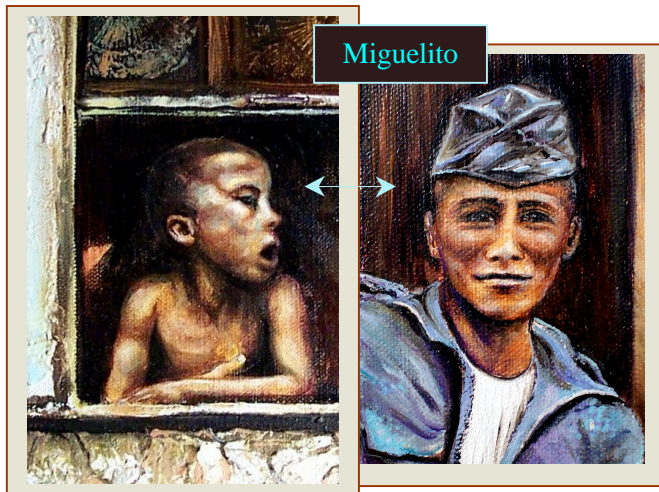
Evaristo

Comme révélé par le récit présenté en préambule de cette analyse, les trois enfants de la fenêtre sont les réincarnations suggestives hypnotiques respectives des trois jeunes militaires du balcon.



Eladio





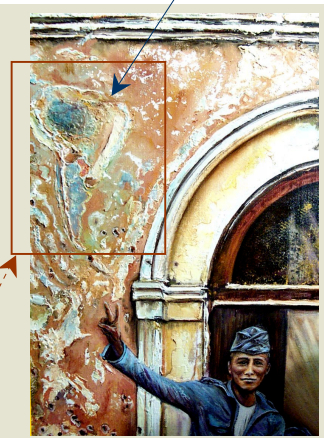
Vous aurez sans doute maintenant remarqué une correspondance de traits, bien qu'elle fût provisoirement sans évidence lors de la première vision, lors de la toute première approche globale de mon tableau.

Au-delà des apparences dont le contexte ne s'est précisé qu'au fil de mes explications, il y a celles qui résultent de simples adjonctions anecdotiques et personnelles d'éléments divers.

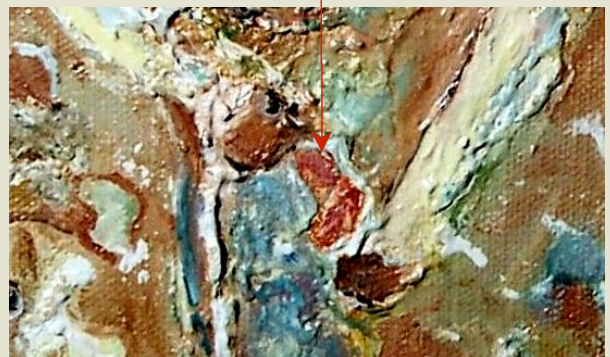
Les empâtements clairsemés du crépi laissent apercevoir, parmi la géographie de sa lèvre rampante, la carte à demi suggérée de l'Europe puis celle mieux supposée de l'Amérique du Sud.

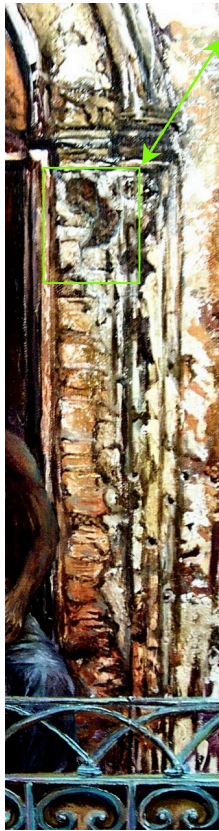


On y distingue, selon la méthode dalinienne de la paranoïa-critique, la silhouette stylisée d'un personnage se penchant sur une plaie ouverte symbolisée par la forme de l'état paraguayen.



Le haut de la tête est circonscrit au bassin pluvial de l'Amazonie. Les membres inférieurs se partagent le Chili et l'Argentine. Le bras droit est esquissé par les Andes tandis que le gauche l'est par les côtes brésiliennes. Une main uruguayenne et une autre posée sur la sierra bolivienne encadrent la nation paraguayenne, la dernière **blessure sud-américaine**, celle qui posait encore problème à la réelle "bonne marche" du continent.





Ici encore, de l'autre côté du balcon, comme une croûte sur la cicatrice du temps, une nouvelle congruence dans le dessin en creux d'un éboulement de façade rappelle que le Paraguay devra dorénavant se soigner et se reconstruire avant de pouvoir tirer profit de son potentiel écologique et touristique peu valorisé.



Rassemblant toujours une petite documentation avant de commencer la mise en place d'un sujet, je voulais réserver une importance de choix à deux souvenirs que j'avais archivés en 1989.

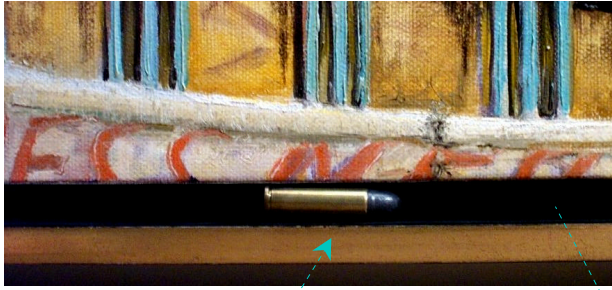


C'est ainsi que j'ai repris le gage historique d'un slogan criant sa vérité sur un mur pour le retranscrire le plus fidèlement possible sur mon morceau de toile. Je l'avais photographié à l'époque dans ce but vaguement prémédité.



Le lendemain du coup d'état, j'ai aussi relevé sur les lieux un souvenir plus concret en ramassant ce petit objet évoquant la nature du fait. Cette balle perdue allait sagement se loger, cette fois, dans l'espace aménagé par le cadre, dit américain, qui sert d'écran à la composition.





Finalement, cet émargement quelque peu fétichiste pourrait être considéré comme un cliché aussi inévitable que la bouteille de rhum le serait en tant que symbole inséparable de la fête et de la victoire ou que les impacts de balles s'imposeraient comme la garantie que l'assaut aurait bien été livré.



Après avoir voyagé dans mes pensées,
 après être sorti de l'obscurité pour prendre corps en un tableau,
 ce témoignage pictural s'en alla en 2002 au bout de la "nuit" qu'évoqua Céline,
 jusqu'à cette "ville" où mes figurants virtuels
 craignent désormais, à nouveau, pour leur intégrité !



En dépôt à **New York**.

Signature blanche
 se hissant verticalement
 dans le coin
 inférieur gauche.

Encadrement américain,
 coffrage noir
 et tranche dorée.

Disponibilité à la vente : A 9